Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 42

Artikel: La société du Musée à Zurich
Autor: J.Z.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176736

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

de fraîcheur, de sentiment et de poésie, des descriptions de mœurs, des tableaux de la vie champêtre qui montrent combien M. Chavannes avait étudié le peuple et l'avait aimé. L. M.

Les campagnes, il y a trente ans

Il y a trente ans, le paysan vivait et mourait sur le sol natal. Renfermé dans l'horizon de sa ferme isolée ou de son village, il ignorait les faits du dehors, il suivait les errements de ses pères. Il disait invariablement: « Nos pères ont fait ainsi; pourquoi ne ferions-nous pas comme eux? » La tradition, c'était toute sa science. Il avait un petit nombre d'instruments grossiers et souvent des engrais insuffisants, beaucoup de jachères, de mauvais bestiaux, de mauvaises semences, de mauvais chemins. Privé de points de comparaison, il croyait volontiers que les produits de sa commune, les siens surtout étaient les meilleurs. Il disait: « Nos vignes ont gelé, le vin sera cher cette année. » Il portait ou conduisait lui-même ce qui lui restait de ses denrées sur les marchés les plus rapprochés, ou les échangeait contre les produits du voisinage qui lui faisaient défaut. A peine quelques vins, quelque bétail pouvaient-ils trouver écoulement à vingt ou trente lieues.

Peu à peu l'instruction primaire se généralise, se développe et s'étend aux notions agricoles. Quelques cultivateurs, hommes d'initiative, essaient les instruments nouveaux, les cultures nouvelles; le battoir mécanique se substitue au van et au fléau; les idées, les procédés s'échangent; le paysan compare.

Des changements à vue s'opèrent dans nos campagnes. Un chemin de fer traverse la contrée; le paysan s'arrête, ébahi. Eh quoi! un peu de vapeur d'eau, ce que la cheminée d'une ferme en dégage à l'heure des repas, suffit pour emporter avec une rapidité vertigineuse des mondes de marchandises et des voyageurs! Il songe mélancoliquement à son chariot, à sa hotte, au marché du bourg voisin. Autre merveille: on lui raconte que l'électricité, volant invisible sur des fils métalliques, peut transmettre en moins d'une minute une nouvelle d'un bout à l'autre du monde. Bientôt le paysan confie au chemin de fer sa personne et ses denrées. Ses fils s'expatrient et lui rapportent les bruits, les prodiges du dehors.

Viennent les expositions spéciales, les concours qui sont pour le paysan de véritables fêtes. Il voit des engrais, des instruments nouveaux, des plantes nouvelles, du bétail choisi, essayés d'abord avec quelques mécomptes, se naturaliser et prospérer enfin chez nous. Stimulé par l'exemple, le petit cultivateur cherche à perfectionner dans la mesure de ses forces, ses moyens d'action et ses cultures. Il comprend qu'une certaine réunion des terres en un seul domaine est préférable à divers morceaux séparés, qu'une certaine conformation d'animaux, une certaine division du travail, les engrais nombreux et appropriés, la science puisée dans les livres, les cultures industrielles, les relations au dehors, les instruments puissants et expéditifs, peuvent seuls constituer une culture vraiment lucrative.

La société du Musée à Zurich.

Cette société qui a pris son nom Museum du mot Muses, est avant tout une association de personnes instruites de toutes les professions. C'est un établissement de lecture destiné exclusivement aux plaisirs et aux travaux de l'esprit. Par son moyen, tel artiste, tel savant, tel industriel peut lire maint ouvrage précieux que ses moyens ne lui permettraient pas d'acheter. La bibliothèque se compose de deux parties distinctes; l'une renfermant les ouvrages à consulter et qui doivent toujours rester dans la salle de lecture; l'autre les livres d'agrément que les membres peuvent prendre à la maison. La première partie comprend les cartes géographiques et les plans, les dictionnaires, encyclopédies, ouvrages d'histoire littéraire, de sciences, chimie, physique, mathématiques, droit, théologie, philosophie, médecine, mécanique, journaux savants, revues. De plus on trouve dans la salle les principaux journaux de l'Europe et des autres continents. On n'y mange pas, on n'y boit pas, on n'y fume pas, on n'y joue pas, on n'y cause pas, mais on y lit et on y étudie. Il y a une salle à part pour la conversation. La finance pour s'en faire recevoir est de 6 fr. La contribution annuelle de 24 fr. Favorisé par les personnes qui aiment le progrès, cet établissement ne tarda pas à recevoir temporairement les journaux étrangers des rédactions de gazettes qui, en revanche, viennent y puiser dans les feuilles auxquelles la société était abonnée, des articles pour leur journal. Puis les bibliothèques des médecins, des juristes, des antiquaires, des ingénieurs, des architectes, y déposèrent pour un mois toutes leurs nouvelles acquisitions en fait de livres, cartes, ouvrages de fond. De cette manière la société du Musée devint un champ fertile d'études. Bientôt les étrangers s'y firent recevoir temporairement pour lire les journaux de leur pays. Les grands hôtels s'y abonnèrent pour y introduire les voyageurs de distinction. — Le fonds de réserve, composé des finances d'entrée et des contributions des membres temporaires, a atteint 80,000 fr. au bout de 25 ans.

Nous croyons qu'une ville comme Lausanne, qui attire tant d'étrangers, et où, d'ailleurs, les sciences, les arts, et l'industrie prennent de jour en jour plus d'essor, devrait être dotée d'un établissement semblable, ouvert à toutes les professions et accessible à toutes les bourses. Nous n'ignorons point que le Cercle littéraire remplit déjà en partie ce but, mais il y a trop de distractions pour s'y livrer à l'étude; il ne s'y trouve presque pas de journaux allemands; les journaux anglais et italiens y manquent totalement, de même que les ouvrages sur les sciences, les arts, le commerce et l'industrie. Enfin, le grand ton qui y règne est trop loin du sans gêne dont on a besoin pour se livrer

aux travaux de l'esprit. Espérons que nous verrons bientôt une société du Musée figurer au rang des institutions utiles de Lausanne.

J. Z.

Le jour de la Dame, autrefois.

Les jours de fête sont : le Vendredi-Saint, Pâques, l'Ascension, Pentecôte et Noël (Loi ecclésiastique du canton de Vaud, du 19 mai 1863). Attendez, Messieurs! ne fermez pas si vite la porte, il y a encore des fêtes qui demandent à entrer. — Lesquelles, par exemple? — Le jour du Jeûne, avec ses quarante-huit poses de gâteaux, et puis la Dame, s'il-vous-plaît. Il est heureux, ma foi, que ces messieurs n'aient voté leur loi que le 19 mai, sans quoi je ne revoyais pas un jour de Dame à Lausanne, moi! — Mais, l'avez-vous revue? — Ça, non! Des demoiselles avec deux ou trois jupes, crochées par étages afin qu'on les voie toutes, coudes en arrière, mine pincée, air dévot. Ah bien! par exemple, je vous en souhaite, mes amis, nous ne faisions pas la Dame comme cela de mon temps; c'était une bien autre chanson! Les Parisiens disent qu'il n'y a qu'un Paris au monde. Et le vieux Lausanne donc? La Dame est une fête catholique, populaire, une joie publique. Ce jour donc, on déjeûnait avec de la salée, c'est, je crois, le seul moment du jour où l'on se trouvait assis. Il y avait trop à voir. Les palefreniers des *Balances*, du *Lion-d'Or* et de la *Couronne*, auraient cru le monde perdu s'ils ne s'étaient pas amusés ces jours-là. Vite, le sellier vous faisait des plaques de cuir représentant la silhouette d'un rat, d'un âne, ou d'un cochon, peut-être un peu des trois à la fois. Ce cuir se clouait rapidement à une longue baguette, puis on le frottait bien avec de la craie. Quelque paysan venait-il à passer avec sa femme et ses enfants, regardant tout d'un air niais, paf! paf! paf! Monsieur le paysan et son auguste famille étaient armoiriés *tutti quanti* d'un bel et bon âne sur l'épaule. Cela vous apprendra à réfléchir, mes enfants! — Là, dans un coin, un peu à l'écart, un beau fer de cheval. Ce serait bon à prendre! et le paysan regardait à droite et à gauche si personne ne le voyait; nous étions cachés; rassuré, il se décidait à faire la capture, mais crac, le fer, attiré par un fil invisible, décampait, à moins qu'il ne fut fortement chauffé, cas où le paysan le lâchait un peu bien vite. Et ces troupes d'effeuilleuses? On eût dit un jour de marché; seulement les corbeilles étaient pleines d'œufs teints, ou bien de *rampon* (de la mâche pour les puristes); les gamins achetaient, puis *croquaient, croquaient*, la rue en était encombrée. Les effeuilleuses préféraient être croquées par les jolis garçons de Lavaux qui venaient les engager. Pendant qu'elles jouaient d'œillades, une bonne aiguillée de long fil retors vous cousait ensemble toute la bande, comme on enfile des perles. La petite cloche de St-François était décorée d'une belle dame; celles de la cathédrale aussi. On allait voir cela, en s'arrêtant chez tous les pâtissiers pour manger des petits pâtés chauds; c'était la mode et on s'en donnait. La foule qui visitait le chœur, montait au clocher, à la flèche, était immense.

N'oublions pas les pepins de courge portés ce jour-là sou la grosse cloche, afin qu'ils produisent des fruits aussi gros qu'elle.

J. Z.

Chacun sait que les Japonais, spéculant sur l'amour bien connu des Suisses pour le petit salé, ont cherché à séduire notre ambassade par un cadeau singulier. Attaqué par l'absinthe et l'eau de cerises fédérales, le Japon s'est retranché derrière sa charcuterie; nous voulions le prendre par la boisson, il riposta par la viande. On dit qu'au premier abord, M. Humbert fut dans une grande perplexité; le cas n'avait pas été prévu; les instructions ne disaient rien quant aux petits cochons. En ferait-il du boudin ou de la saucisse à griller, de la galantine ou de la tête marbrée? Les mangerait-il frais ou les mettrait-il au petit sel? Toutes ces questions étaient graves, et furent sérieusement étudiées. Or, il fut résolu qu'on dégusterait le présent de Taïcoum; un attaché sensuel demanda qu'on le servit sur un lit de choûcroute; cette proposition fut acclamée, et comme cette denrée bernoise est inconnue au Japon, il fut décidé d'en demander un baril au Conseil fédéral, toujours si bon, si généreux pour notre brillante ambassade. Surgit alors un ennui d'une haute gravité. L'ambassade, quoique si riche en spécialités diverses, ne compte pas un seul charcutier! Comment saignerait-on les petits cochons? Qui les découperait? Qui les assaisonnerait? Ces obstacles n'arrêtèrent cependant point notre ambassadeur, qui se décida à aller de l'avant. Au départ de la malle, l'ambassade se préparait à faire boucherie. — Le télégraphe apprit cette résolution au Conseil fédéral, qui, réuni en séance extraordinaire, envoya une dépêche ordonnant de laisser la vie aux cochons de Taïcoum, et de les conduire en Suisse pour les soumettre à l'admiration des confédérés, curieux de voir des petits cochons de 200,000 fr.; une fois cette admiration satisfaite, ils seront immolés et mangés par les hauts conseils, le peuple n'ayant qu'à les digérer sans y toucher. Remercions en passant le pouvoir d'avoir comblé nos vœux, en jugeant ces animaux dignes de fouler le sol suisse, cette terre de liberté; ils seront reçus avec tous les égards dûs à des représentants d'une race étrangère.

Zurich comptait sur les riches soies du Japon; hélas! en fait de soies, nous n'aurons que celles de nos deux petits cochons : on en fera quelques brosses à dents! — Une indiscrétion nous permet de donner à nos lecteurs quelques détails sur le menu du banquet, dont les Japonais feront les honneurs : les deux petits cochons seront servis braisés avec une sauce hollandaise aux cornichons; on parle en outre de dindons farcis, mais rien encore n'est résolu à cet égard. Les membres qui ont fait opposition à l'envoi d'une ambassade au Japon seront servis sur une petite table à part, et on ne leur offrira que les deux queues, simplement entourées de papier et risolées sous la cendre. Avis à qui de droit.